

Sur cette idée qu'il faut tuer pour vivre Notes sur un motif d'insomnie républicaine

Dalie Giroux

Numéro 69, été 2017

Le fantasme de la survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, D. (2017). Sur cette idée qu'il faut tuer pour vivre : notes sur un motif d'insomnie républicaine. *L'Inconvénient*, (69), 28–30.

SUR CETTE IDÉE QU'IL FAUT TUER POUR VIVRE

Notes sur un motif d'insomnie républicaine

Dalie Giroux

À un très jeune âge, sans doute l'âge de raison, les circonstances de ma vie ont fait en sorte que j'ai développé, à tâtons et sans suivre aucun maître, ce « caractère destructeur » dont Walter Benjamin écrit qu'il « ne connaît qu'un seul mot d'ordre : faire de la place ; qu'une seule activité : débayer. Son besoin d'air frais et d'espace libre est plus fort que toute haine¹ ».

C'est ainsi, suivant le fil rouge d'un goût involontaire pour la ruine de ce qui est établi, que mes pérégrinations philosophiques m'ont naturellement menée à fomenter d'innombrables attaques onto-épistémologiques et déclamatoires contre la métaphysique du pouvoir, à mettre en œuvre une pédagogie centrée sur le développement de pratiques initiatiques d'hystérie, et à formuler une éthique politique butée de désœdipianisation de l'État. Commettre, à fonds perdus et en désespoir de cause, de petits attentats à la conscience du monde constitué.

L'attention curieuse de cette petite œuvre de destruction se porte en particulier sur la mécanique des affects collectifs de mise en ordre, et sur ce qui fait tenir l'État en tant que plan existentiel – en tant que matière psychosomatique, ou en tant que forme-de-vie, comme le dirait Giorgio Agamben qui a lu très attentivement Walter Benjamin. Comment ça marche, qu'est-ce qui opère, qu'est-ce qui s'opère, qui fait que nous pensons, vivons, produisons comme un État ? Qui sommes-nous en cet habitat-là, dépossédés de toute autorité créatrice ? Pourquoi, surtout, tenons-nous fermement à la croyance qu'aux confins de l'ordre se trouve le chaos ?

Fabriquer un État en Amérique

Mais le fait qu'il y ait autant d'espace inhabité en Amérique n'a rien à voir avec le fait que si personne ne mourait, que si chacun ne mourait pas il n'y aurait pas de place pour ceux qui sont en vie maintenant.

C'est ainsi que la nature humaine peut dormir, elle peut dormir en ne sachant pas cela. La conscience peut dormir en sachant cela. Avant de savoir cela, la conscience ne peut pas s'assoupir, et la nature humaine dort bien et la conscience peut s'assoupir. [...] C'est ce qui crée la religion et la propagande et la politique : cela, et avec cela la conscience et la nature humaine [...].

Gertrude Stein²

L'État moderne en tant que forme majeure de l'apparaître du pouvoir constitué est, dans la pensée continentale de l'après Deuxième Guerre, l'objet d'une entreprise soutenue d'objectivation, d'historicisation et de déconstruction. Or, radicaliser sa propre situation politique m'a toujours semblé le seul chemin possible pour instaurer une phénoménologie destructrice de la mise en État. Aussi, le plus souvent, animée par un sens crasse de l'idiotie (« ce qui n'a ni reflet, ni double »), ma grande question aura été celle de savoir comment on fabriquait des États en Amérique.

Comment, du reste, ne pas s'interroger sur l'essence de la colonisation des Amériques, laquelle a importé une grammaire politique de la souveraineté qui, tel un ready-made, a

été installée dans un grand désastre bactériologique au milieu des peuples et des rivières et des oiseaux, créant par coup de force des projections cartographiques qui se sont saisies en même temps en tant qu'État et en tant que nation, qui se sont saisies en tant que projections morales qui se sont dites « fondées », qui ont produit des régimes de citoyenneté, des frontières, des capitales, des surfaces d'extraction titrées, une identité, une symbolique et un réceptacle de colère, des voies de pénétration et des systèmes de circulation, un réseau électrique, un code, qui ont produit, au final, non seulement un habitat matériel et symbolique pour les masses, engendrant une forme de vie normalisée à l'extrême, mais aussi un sujet politique sérialisé – un sujet mimesis de la structure impériale de propriété de soi à l'exclusion des autres et du droit de l'un qui finit où commence le droit de l'autre et dont la propriété s'étend à l'ensemble de ses productions. Un sujet – moi. À peine plus de cinq cents ans.

Mais la conscience, s'il en est, s'accommode mal du fait que ce coup de force fondateur exige le déploiement d'une violence formidable, inouïe. Aussi, dit-on, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, de même qu'on ne fonde pas d'État sans mater quelques opposants, sans caser quelques indigènes, sans mettre au travail quelques hordes de désœuvrés et quelques captifs trafiqués, on ne fait pas de république sans couper quelques têtes aristocrates, sans terroriser quelques contrées rebelles, sans violer quelques insoumises, et sans mettre en œuvre quelques politiques raciales, ségrégation, déportation, eugénisme. « Il faut ce qu'il faut », aime-t-on répéter devant les dommages collatéraux causés par ces gestes de guerre qui portent le flambeau de la paix et la promesse de l'ordre (r)établi. La violence nécessaire est le mythe sans lequel la forme État ne peut exister spirituellement.

L'idée selon laquelle il faut tuer pour vivre, suggère Gertrude Stein dans un passage particulièrement chargé de *The Geographical History of America*, est motif d'insomnie républicaine, trope de la survie, qui est aussi, je le crois, une structure fondamentale de la culture impériale contemporaine – notre culture.

Parce qu'il faut tuer pour vivre

Aux yeux du caractère destructeur rien n'est durable.
C'est pour cette raison précisément qu'il voit partout
des chemins. Là où d'autres butent sur des murs ou
des montagnes, il voit encore un chemin. Mais comme
il en voit partout, il lui faut partout les débayer. Pas toujours
par la force brutale, parfois par une force plus noble.
Voyant partout des chemins, il est lui-même toujours à la
croisée des chemins. Aucun instant ne peut connaître le
suivant. Il démolit ce qui existe, non pas pour l'amour des
décombres, mais pour l'amour du chemin qui les traverse.

Walter Benjamin³

La fable de la mise en ordre du plan d'existence étatique implique toujours ceci que l'ordre apparaît aux confins d'une violence surabondante, d'une violence qui coule de source, d'une violence intégrale, arbitraire, océanique : violence de fondation sous la forme de guerre d'indépendance et de

guerre coloniale, violence de conservation sous la forme de guerre civile et d'opérations policières. Il n'y avait « rien », il y a maintenant quelque chose, il y a maintenant « tout ». *Terra nullius*/USA. Entre les deux : une puissance de création stupéfiante, absolue, le privilège insigne de la cruauté des faiseurs d'État qui ne peut se justifier que dans l'après-coup de la terreur qu'on appelle « ordre » et qu'on chérit comme cette chose dont notre vie découle, dépend, et sans laquelle rien n'aurait de valeur.

Quentin Tarantino saisit à merveille cet esprit fondateur américain dans *The Hateful Eight*, fresque historique post-guerre civile où se croisent des chasseurs de têtes, des shérifs, des bourreaux, des bandits, des militaires, des Noirs, des Blancs, des femmes, des sudistes, des nordistes. On y retrouve en fait, dans un huis clos étouffant, tous les personnages de la « frontière », qui sont en même temps les personnages de la mise en ordre originelle, les opérateurs mythiques de la violence fondatrice américaine – une histoire « populaire ».

La ligne est parfaitement brouillée entre les justes et les criminels, car leurs intentions sont sans importance dans le drame politique qui se déroule, et parce que leurs armes sont les mêmes : pistolets à gogo, égos surdimensionnés, avidité tous azimuts, méfiance totale des uns envers les autres, pulsion meurtrière... Au terme d'un chassé-croisé invraisemblable qui dure trois heures et où toutes les susceptibilités et les blessures politiques sont mises au jour, les protagonistes s'entretuent, jusqu'au dernier. Il ne reste à la fin de cet acte tragicomique que les cadavres de patriotes gisant dans la poussière d'un territoire souverain.

La cinématographie de Tarantino est sans doute grotesque, *gore*, adolescente, parce que toujours le sang y gicle, parce que ses personnages sont d'une agressivité irréaliste, qu'ils cherchent constamment la vengeance, parce que le meurtre s'y commet dans le jeu, sans arrière-pensée, souvent avec un certain sadisme. En même temps, le néowestern de Tarantino propose une relecture particulièrement fine de la fondation des États-Unis. Les huit salopards, ce sont en quelque sorte des pères fondateurs, nos délégués mythologiques, ceux par qui nous accédons au cercle de la mise en ordre, à sa fantasmagorie meurtrière. Ils sont aussi ceux qui – comme nous ? – acceptent l'idée que le sang doit couler, que les origines sont à trouver dans une violence océanique, que les fondations de la nation doivent émerger de cette violence, et que l'exercice de la violence est héroïque.

Et par ce cinéma, nous accédons en même temps à l'idée que tout cela, que la nécessité de la violence, c'est d'abord du théâtre, et que la fondation exige avant tout une scène, des personnages, un script : on doit la jouer – mais ce n'est pas vrai, pas plus vrai que la lettre adressée à l'un des huit salopards, écrite de la main d'Abraham Lincoln et au moyen de laquelle le salopard cherchait à exercer une certaine autorité sur les autres.

Comme Robert Altman qui, dans *Buffalo Bill and the Indians, or Sitting Bull's History Lesson*, croise le Wild West Show et l'histoire de la conquête de l'Ouest, Tarantino déjoue par une ironie baroque la violence mythique de la fondation en montrant les coulisses de sa fabrication, et suggère que

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ?



Commandez-les en ligne !

www.inconvenient.ca

la fondation des USA n'est peut-être au fond qu'une blague de mauvais goût.

Tuer l'État en soi

Le caractère destructeur est un signal.
Walter Benjamin⁴

Le plan existentiel se déployant au cœur de cette cosmologie de la violence nécessaire porte en son inconscient un théâtre de l'élimination, qui n'a de cesse de faire son œuvre, faisant de nous, par tous les moyens, des acteurs conscris qui à la pointe de la dépossession rejouent l'acte originel. Nous sommes, comme les anonymes salopards, ces dupes qui acceptent de rejouer sans cesse la scène inaugurale, qui acceptent cette idée parfaitement absurde, dont le cinéma de Tarantino révèle la parfaite absurdité, selon laquelle il faut tuer pour vivre – arcane de la survie républicaine : ainsi nous abreuvons-nous de concours télévisés où il s'agit toujours pour notre plus grand plaisir d'éliminer des candidats, nous enorgueillissons-nous d'une subjectivité économique par laquelle la destruction du concurrent par tous les moyens possibles est la plus haute vertu, nous fabriquons-nous un monde où la croissance infinie de nos petits empires matériels, chair, voiture, maison, chalet, est une contribution remarquée au bien commun, où les opposants politiques sont des ennemis existentiels dont il s'agit de poursuivre la destruction complète, où les pauvres, les migrants et les malades sont des *losers* qui doivent assumer les conséquences de leurs choix, où consommer est un geste patriotique, où l'exploitation et la destruction sont le prix à payer pour notre confort matériel durement acquis et dont l'abdication signifierait l'écroulement de la civilisation occidentale, et où notre mode de vie, micro et macro, devra être défendu s'il le faut par des *fake news*, des missiles, des déportations et des prisons illégales.

Ne pas savoir que, baignant dans une telle abondance, nous n'avons pas besoin de tuer pour vivre résumerait l'hallucinatoire *conditio humana* (nord-)américaine, et expliquerait à la fois le caractère culturellement pléthorique du trope de la survie et sa mise en œuvre par le biais d'une multiplication des théâtres de l'élimination : religion, propagande, politique, écrit Stein.

Comment, dès lors, ne pas penser comme un État ? Comment cesser de fabriquer de l'ordre ? Qu'est-ce qu'un corps anarchique ? Comment trouver le sommeil ?

Cause de réconfort, berceuse pour s'endormir : la poésie et la pensée savent traquer et mettre hors jeu la fable de la violence nécessaire – cela aussi est toujours à recommencer.

1. Walter Benjamin, *Œuvres II*, Gallimard, 2000, p. 330.

2. Gertrude Stein, *The Geographical History of America or the Relation of Human Nature to Human Mind*, Johns Hopkins University Press, 1995 [1936], p. 45-46 (ma traduction).

3. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 332.

4. Ibid., p. 331.